

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 21 [i.e. 22]

Artikel: Un drame dans la neige : [suite]
Autor: Diguet, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

on râpait une prise de tabac, ce qui faisait un bruit aussi singulier que peu édifiant. Ces râpes, qui étaient venues de Strasbourg en 1690, portaient le nom de *grivoises*, parce que les *grivois* (soldats) en faisaient grand usage.

UN DRAME DANS LA NEIGE

II

Il y avait à un kilomètre de l'habitation de grands marais, entrecoupés de fossés, de sources qui ne gelaient pas, et quelques mares. Comme le disait mon jeune ami, il y avait à penser qu'il ferait bonne chasse, surtout vers le soir. Louise déclara qu'elle voulait accompagner Georges. J'obtins qu'elle n'irait pas le matin mais seulement l'après-midi.

Vers onze heures, Georges était de retour avec deux sacs et un peu de menu gibier.

Nous déjeunâmes bien gairement. Louise, dans la prévision de son bonheur, était gaie comme une petite folle.

Plus jamais elle ne devait rire de la sorte. Hélas ! ils partirent l'un et l'autre. Tout à coup le ciel se ternit, la gelée ne tint plus, et de nouveaux flocons de neige se mirent à tourbillonner dans l'air.

Je les vois encore s'éloigner le fusil sur l'épaule.

— De la prudence ! leur criai-je.

Enfin, ma femme et moi nous les perdîmes de vue. Mais quelque peu après, j'entendis un coup de fusil. — Voilà les enfants qui s'amusent, disais-je à ma femme. Nous les appelions déjà nos enfants — Louise aura froid, ajoutait la mère. — Bah ! répondais-je en riant, est-ce que les amoureux ont jamais froid.

Vous voyez quel fut le prologue du drame. Vous voyez que jusqu'ici, il n'y a rien de bien noir. Deux enfants naissant à la vie, heureux d'aimer et d'être aimés : tels sont les auteurs.

Plusieurs fois dans l'après-dînée, malgré la neige qui assourdisait le son, nous entendîmes des coups de feu du côté du marais. Puis, nous n'y pensâmes plus, excepté à cause des vêtements chauds que nous avions préparés pour le retour. La neige cessa cependant quelque temps ; puis soudain elle retomba avec une intensité terrible. On y voyait pas à cent pas devant soi. Je comptais les voir rentrer à chaque moment. La nuit descendait : personnel. Véritablement inquiet, je mis mes bottes et je me dirigeai vers les marais. Les chemins étaient effacés ; non-seulement on ne voyait aucune trace de pas, mais à 50 mètres on ne pouvait plus s'orienter.

Cette nuit blanche était plus terrible que la nuit noire. Plusieurs fois je fis résonner une corne de chasse que j'avais emportée à dessein. Aucun bruit, aucun cri ne répondit à mon appel. Une véritable angoisse s'empara de moi. J'ignorais où je marchais : la neige ne craquait plus, elle fondait sous les pieds, le vent me jetait les flocons à la figure ; j'étais aveuglé, je trébuchais. Ne pouvant ainsi continuer mon investigation, je pris le parti de retourner à la maison : pendant mon absence, ils seraient peut-être rentrés. Cette espérance me ranima, je fis volte-face. Je mis, je crois bien, une heure à retourner.

La pauvre mère était là, demandant sa fille. Qu'étaient devenus nos enfants ?

Un malheur était arrivé.

Je connaissais pied par pied ces marais vers lesquels ils avaient dirigé leur chasse, et ces marais, entièrement recouverts de neige, n'étaient pas sans danger. Il y avait, dans l'étendue d'un kilomètre et demi, cinq ou six sources sans fond, qui étaient des abîmes, dont l'orifice se trouvait dissimulé par des herbes poussant à la surface. Dès qu'un poids lourd pesait sur ces surfaces, peu larges il est vrai, la masse s'enfonçait comme dans une vase mouvante. La neige dissimulait encore ces dangers. Nul doute, il y avait malheur !

Accompagné d'un domestique qui prit une lanterne sourde,

je me remis aussitôt en route. Une heure auparavant les chemins étaient méconnaissables, maintenant, ils étaient impraticables ; on avançait fort difficilement.

Pauvres enfants !

De temps à autre, nous écoutions : un silence sinistre régnait dans la campagne. La pluie fait du bruit en tombant ; la neige entasse couches sur couches, sans troubler le silence le plus absolu !

Presque perdus, le domestique et moi, dans ces plaines sans sentiers, nous nous arrêtâmes ; alors nous entendîmes un léger bruit de sonnettes. Nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où partait ce bruit. On distinguait une lumière ; c'était une charrette. Je m'informai, le voiturier n'avait rien vu. Le chemin que suivait la charrette m'orienta : nous étions sur une route de traverse qui séparait les terres fermes des terres marécageuses.

Allions-nous nous engager dans cette plaine d'eau et d'herbes ?

Soudain, j'entendis un hurlement plaintif. Le chien hurlait de cette voix terrible de l'animal en détresse. Les hurlements cessaient puis reprenaient plus cassés plus inintelligibles. La bête semblait épuisée de lassitude. Nous avançâmes dans cette direction, enfonçant dans l'eau et dans les touffes de juncs, qui ça et là formaient comme des îlots. Je m'arrêtai pour écouter : plus rien ! Toute plainte paraissait avoir cessé.

J'avais toujours. Enfin, j'entendis une respiration ; je dirigeai la lanterne du côté d'où venait le bruit, mais je ne vis rien. Alors retentit un nouvel aboiement. Je m'élançai éperdu : c'était mon chien. Le pauvre animal était accroupi sur une masse blanche : c'était Louise, inanimée ! La bonne bête maintenait sa tête sur celle de sa maîtresse, et empêchait de la sorte la neige de la couvrir. La chaleur de son haleine faisait fondre les flocons à mesure qu'ils tombaient. Je soulevai ma chère enfant, dont les vêtements étaient en lambeaux. Il y avait eu lutte : le chien l'avait traînée une vingtaine de pas, pour l'arracher à la mort.

Sa tête retomba en arrière. Était-elle morte ? J'avais la main tellement glacée, que je n'osais la mettre sur son cœur, pour voir s'il battait. Je la pris dans mes bras, cherchant à réchauffer son visage.

Je dis au domestique de poursuivre ses investigations et que je retournerais seul. Le chien me suivit. Après une marche si longue avec un tel fardeau, je retrouvai la chatte qui nous transporta à la maison.

J'étais anéanti.

(A suivre.)

Coumeint on pâo traitâ on dzudzo dè voleur sein lo lâi derè.

On vilho renitant avâi dû parêtré devant lo dzudzo, nè mè rassovigno pas porquiè, mâ tantiâ que fe d'obedzi dè payi l'ameinda, que cein sè montâvè bo et bin à quinzè batz, vilhe mounia. Adon l'arâi faillu vairè noutro coo, quand lo gratta papâi et lo dzudzo lâi desiront que l'avâi too et que l'étai condanâ, li que sè sarâi prâo trossâ onna tsamba se y'avâi z'u 'na rapa dedein. Et pi la vergogne dè sè vairè pè la leinga dâi dzeins ! L'étai prêt à châotâ dè colère ; la téta lâi cansfarâvè et sè mette à lè z'einsurtâ ein lâo deseint que l'étai onna caïenéri dè lo férè payî, que ne dévessâi rein, que faillâi tsandzi la justice, qu'étai tota corba ; enfin quiet ! ne sè pas que ne lâo dese pas !

— Mâ fédè atteinchon, que lâi fe lo dzudzo, sein-no petêtré dâi voleu ?

— Ah ! mousu lo dzudzo, que repond l'autre, lo mot est frou, mâ n'est pas mè que l'é de, et cein que vo ditè, l'est la vretâ.

Et traça frou.